

L'infertile enfant du monde

Florent Couao-Zotti

Number 160, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couao-Zotti, F. (2021). L'infertile enfant du monde. *Les écrits*, (160), 28–33.

L'INFERTILE ENFANT DU MONDE

À toutes mes amours confessées...

*On dit qu'il a des ailes de papillon
Que quand son corps s'est égaré
Dans le grand tournoi de la mort
Ce sont ses ailes les deux ovales
Qui hérissaient son dos
Qui l'ont arraché de terre
L'ont porté dans le souffle du vent
Dans les nues du silence
Jusqu'aux dentelures des nuages*

*Il a erré à travers ciel
Il a migré de place en place
Puis il est redescendu sur terre
À la recherche d'un ventre de femme
Déjà arrosé du jailli de l'homme*

*Fils de Ogou
Maître du fer
Ô toi consacré des temples
Tu as refait le même voyage
Traversé les mêmes territoires
Puis dans l'enceinte d'une femme
Tu as voulu installer ta forge*

*Mais ce soir je refuse le sacerdoce
Ce soir je refuse d'habiter l'angoisse
Et si mon corps a soif d'autres attentes
Si mon âme a faim d'autres horizons
Alors il lui faut semer de nouveaux espoirs
Décapiter les promesses infertiles*

*Ogou ne reviendra pas, non
Il ne se régénérera pas en moi
Ce n'est pas par effraction de mon corps
Qu'il bégayera de nouveau le monde*

Cette nuit-là, la femme-loge a quitté sa maison. Sur les chemins sinueux qui mènent aux quatre entrées de la ville, elle a traversé les ombres, absorbé le silence de la nuit, puis, alors que ses efforts ont commencé à lui abîmer le souffle, elle s'est arrêtée.

Carrefour quatre vents.

Ici, trois chemins, venus du nord, du sud et de l'est se donnent l'accolade. En attendant que celui de l'ouest vienne les compléter, le vent, lui, issu du quatrième, est déjà présent. Ensemble, ils rugissent, miaulent, crachotent de la poussière; leurs souffles, emmêlés, rafalent l'air, tourbillonnent, balaiant l'espace, montent au firmament, puis redescendent, en se brisant, sur la terre.

Carrefour quatre vents.

La femme-loge est la première à y être. Depuis que la nuit a amorcé son deuxième versant vers le chemin de l'aube, c'est elle, la seule à y avoir posé pied. Calebasse en main, elle se tient au milieu, à l'intersection des trois voies, puis enlève le couvercle du récipient. Là-dedans, une petite masse se met à mouvoir. Dirait une pâte compacte durcie par le vent, saupoudrée de farine de maïs et arrosée d'huile rouge. Autour, des quartiers de noix de cola, quelques cauris, une poignée de clous de girofle, des ingrédients traditionnels entrant dans la composition, la confection du *bo* pour les cérémonies d'exorcisme.

Les yeux perdus dans le ciel, la femme-loge montre le contenu aux éléments invisibles et hurle.

« Esprits de tous les souffles, mânes des ancêtres, vous qui êtes les protecteurs tutélaires de la grande famille, c'est moi, votre petite fille, Assoclé, c'est moi qui viens vous interpeler. Ne me faites pas esclave d'un destin que mon corps ne peut pas abriter. Ne me faites pas ouvrière d'une âme que mon être entier rejette. Je ne veux pas enfanter Ogou. Je ne veux pas en être la fabrique passive. Mon *boko* à qui j'ai transmis mes tourments m'a remis cette calebasse. Ayez pitié de moi. »

D'un seul geste, elle laisse tomber la calebasse. Bruit, éclats de bois qui

craque. Brisée, la calebasse laisse aussitôt échapper la masse compacte. Elle reste immobile pendant un moment avant de se mettre à se diviser, s'effrite, s'assèche et se répand en mille morceaux. C'est alors qu'un tout petit objet métallique noir de la forme d'une clochette s'en libère.

Le vent du nord, soudain, se lève ; le vent du sud, aussitôt, s'enhardit ; le vent de l'est, à son tour, s'arrache tandis que le vent de l'ouest surgit de terre. Un tourbillon haut, très haut faisant presque corps avec les nuages, s'étire avec la violence, la fougue d'un ouragan. Des bruits étranges se font entendre à l'intérieur. Des voix humaines, des cris heurtés, menaces, ordres, contre-ordres. C'était comme si toutes les entités communiquaient, comme si tous les éléments s'étaient donné le *la* pour angoisser la nature : le ciel, la terre, l'air, le sable. Un mélange étrange qui produit une effervescence avec des forces centrifuges qui semblent se neutraliser l'une l'autre. Mais alors qu'on s'attend à ce que le phénomène s'amplifie, qu'il gagne en intensité, les quatre vents, brusquement, se démêlent, s'extraient et retombent.

L'objet est resté au sol, mais les autres débris de la masse compacte ont disparu. La lune, timide jusqu'alors dans ce ciel brouillé, apparaît nettement, croissant dodu éblouissant la nature de sa rayonne gris-or.

La femme-loge se penche au sol et, délicatement, prend l'objet en forme de clochette. Elle se rend compte qu'il s'agit d'un *assin*^[1], puisqu'il se prolonge d'une tige fine et délicate, s'évase vers le haut, en entonnoir. Elle le récupère et, les genoux enfoncés dans la poussière, regarde le ciel, puis se remet à parler.

« Merci, esprits protecteurs, merci pour m'avoir écouté, merci pour m'avoir dit ce qu'il me reste à faire, merci. »

Se levant hardiment, elle reprend le chemin de retour. Ses pas, sur la route, ne sont plus nerveux. Désormais sereine, elle tente d'étendre en elle, dans toutes les particules de sa chair, l'apaisement nécessaire pour la suite du rituel. Car il lui faut se rendre à la maison familiale, là-bas, de l'autre côté de la ville pour solder le reste de son commerce avec les aïeux.

Alors, elle s'ébranle. Après avoir contourné le terrain vague où errent, dit-on, des esprits possédés, elle se risque sur les pavés récents qui grimpent vers la statue de Ogou, puis, débouche devant la grande maison familiale aux murs rouges de soleil et de latérite. C'est cette concession qui abrite la

[1] Mot de langue fon – langue du sud Bénin et des langues apparentées – désignant un autel portatif dans la religion vodoun. Le « assin » incarne les ancêtres morts il y a longtemps et élevés au rang de divinités. Prières et offrandes leurs sont adressées dans les grands moments de cérémonies comme dans les rituels quotidiens.

mémoire du clan, c'est là où se trouvent, enterrés, les cordons ombilicaux des ancêtres.

Délicatement, elle s'approche, pousse le deuxième battant du portail en bois lourd qui cède aussitôt. Le *assin xomè*, littéralement la « chambre des *assins* », se trouve dans l'arrière-cour, à l'écart des autres habitations.

La femme-loge se baisse, entre dans la pièce par l'ouverture basse, à hauteur d'un petit enfant. À l'intérieur, une lumière orangée produite par un lampion à longue mèche, dévoile l'aménagement classique des lieux. D'un côté, près du mur, l'autel, avec un couloir de sable où sont plantés les *assins*. Autour, des écuelles, une calebasse de noix de cola, une jarre remplie d'eau. De l'autre côté, un espace plus grand, mais vide : c'est là où se prosternent et se recueillent les visiteurs.

La femme-loge s'approche de l'autel. Sa main qui porte le *assin*, tremble. Doucement, elle ajuste la tige et en plante le bout dans le sable. À genoux, elle reste là, presque tétanisée par son acte, ne sachant plus quoi faire, ne se remémorant plus quels gestes enchaîner pour achever le rituel.

Soudain, un bruit claque dans son dos. Avant même de se retourner, elle sent une présence humaine. Une odeur virile. Un homme. Avec sa poigne qui la renverse, l'étend au sol. La femme-loge ne porte qu'un pagne, rehaussé, en haut, d'une camisole qui découvre en grande partie ses seins sans soutien, mamelles espiègles au moindre mouvement. Et puis, son pagne, parce qu'elle a besoin d'aller à la hâte, est court, plié jusqu'à mi-cuisses, qui met à nu ses jambes fines, chair élastique dans le teint d'un coucher de soleil.

L'homme tire justement sur le pagne qui s'ouvre en même temps que s'écartent les jambes de la femme. Elle ne porte rien en dessous. D'habitude, un slip, un string suffit à son intimité. Mais ce soir, son esprit tourmenté, la chaleur qui écrase la cité, la précipitation, tout l'a éloigné de cette banale précaution.

Sentant la main de l'inconnu sur la bouche, la jeune femme tente de se défendre. Mais l'homme est fort, trop fort, il lui colle partout, pèse sur elle, monte sur son ventre, écrase son odeur poivre dans son souffle. Dans la tourmente et la fureur des enchaînements, elle sent une vive brûlure en elle,

dans sa chair. L'inconnu la heurte, la pousse, la cogne. Elle essaie de se dégager, tente de le pousser, d'hurler, mais ses gestes sont vains, ses parades vaines, ses cris vains. Elle se sent faiblir, sa conscience du monde se vaporise. Les objets, autour d'elle, se liquéfient. Elle n'entend plus rien, ne voit plus rien. Noir est le silence qui l'entoure. Noire est la lumière qui l'irradie. Noir est le monde qui l'aspire.

*On dit qu'il a des ailes de papillon
Que quand son corps s'est égaré
Dans le grand tournoi de la mort
Ce sont ses ailes les deux ovales
Qui hérissaient son dos
Qui l'ont arraché de la terre
L'ont porté dans le souffle du vent*

*Il a erré à travers ciel
Migré de place en place
Puis il est redescendu sur terre
À la recherche d'un ventre de femme
Déjà arrosé du jailli de l'homme*

*Fils de Ogou
Maître du fer
Ô toi consacré des temples
Tu as refait le même voyage
Puis dans l'enceinte d'une femme
Tu as voulu réinstaller ton équilibre*

*Mais ce soir elle refuse le sacerdoce
Ce soir elle refuse d'habiter l'angoisse
Et si son corps a soif d'autres attentes
Si son âme a faim d'autres horizons
Il lui faut semer de nouveaux espoirs
Décapiter les promesses infertiles*

*Ogou ne reviendra pas, non
Ce n'est pas par effraction de mon corps
Qu'il bégayera de nouveau le monde*

La femme-loge se réveille. Elle est chez elle, dans sa chambre, entourée d'une multitude d'yeux qui la regardent. Ce sont ses sœurs, ses amis, ses parents, mouchoir en main, la larme à l'œil, le deuil dans les gestes.

– Dieu n'a pas voulu, disent les uns.

– Ce n'était pas le bon, avancent d'autres.

– Tu en auras d'autres, soupirent encore d'autres.

– Un enfant perdu, c'est un ange qui reviendra.

La femme-loge se redresse sur son lit. Sa main, lentement, se lève et se pose sur son ventre. Elle veut parler, langager une phrase, mais seul un soupir long et neutre lui échappe.

– Le silence est deuil, lui conseille une sœur, *baba dé, baba dé loo!*

-

Florent Couao-Zotti est né au Bénin en 1964. Après avoir été journaliste et enseignant, il se consacre à l'écriture. Auteur d'une vingtaine de publications, il est lauréat du Prix Roland-Jouvenel de l'Académie française pour *Western Tchoukoutou* publié chez Gallimard.
